

**COLLEGE INTERARMEES DE DEFENSE**

# **MEMOIRE DE STRATEGIE**

**LES PRINCIPES DE L'ART DE LA GUERRE  
SELON LES STRATEGUES FRANÇAIS**

**CDT Fabian PLATO GROUPE D5  
CODE : SPLATOF1503.DOC**

# FICHE DE PRESENTATION

## 1. LES PRINCIPES DE L'ART DE LA GUERRE SELON LES STRATEGUES FRANÇAIS

## 2. CDT. PLATO

## 3. 16.03.2000

## 4. DIVISION D

## 5. MEMOIRE DE STRAEGIE

## 6. RESUME

Les principes de l'art de la guerre sont des règles générales visant à ne pas subir la loi de l'ennemi et à s'assurer la supériorité sur le point choisi par une action rapide et déterminée.

Dans mon mémoire j'ai présenté la pensée militaire française au moyen âge (Christine de Pisan), à l'époque napoléonienne (Napoleon Bonaparte, Puiséguir, Pierre de Bourcet, Jacques Antoine de Guilbert) et en XIXe et XXe siècle (Antoine Henri de Jomini, Ferdinand Foch, Jean Colin, Raoul Castex).

L'art de la guerre peut être considéré comme une science, à condition que l'on n'élimine pas arbitrairement l'incertitude constante qui est sa caractéristique propre ; science à phases successives ne pouvant être traitées que les unes après les autres, la première seulement pouvant faire l'objet d'une décision. Au but général que les directions matérialisent, correspond l'intention dans le cadre d'ensemble de laquelle sont traitées les phases successives dont la solution est marquée pour chacune d'elles par une décision. Science progressive à caractère momentanément indéterminé parce qu'elle se rapporte à un facteur vivant, l'ennemi matérialisé par une situation comportant pour l'avenir diverses possibilités d'action auxquelles correspondent autant d'hypothèses, mais comme la nature de la vie fait qu'une seule de celles-ci pourra devenir réalité et que les autres seront abandonnées, on ne peut de la situation initiale déduire les situations successives qui apparaîtront au fur et à mesure de l'écoulement du temps, ce qui conduit à traiter les phases successivement et en fonction des situations particulières qui les déterminent.

## 7. MOTS CLES.

- liberté d'action ;
- sûreté ;
- économie des forces ;
- libre disposition des forces.

# SOMMAIRE

<b>1. INTRODUCTION</b>	<b>4</b>
<b>2. CHAPITRE I</b>	<b>6</b>
Les caractéristiques des meilleurs stratèges français.	
2.1.Christine de Pisan	
2.2.Puiséguir	
2.3.Jean de Bourcet	
2.4.Jacques de Guilbert	
2.5.Napoléon Bonaparte	
2.6.Antoine Henri de Jomini	
2.7.Ferdinand Foch	
2.8.Jean Colin	
2.9.Raoul Castex	
<b>3. CHAPITRE II</b>	
L'art militaire française au moyen âge.	
3.1.Premières production de la pensée militaire française	
3.2.La pensée militaire de Christine de Pisan	
<b>4.CHAPITRE III</b>	<b>13</b>
La pensée militaire française à l'époque napoléonienne.	
4.1.Les principes de l'art de la guerre selon de Puiséguir	
4.2.La pensée militaire de Pierre de Bourcet	
4.3. La pensée militaire de Jacques Antoine de Guilbert	

- 4.4. L'art de la guerre selon de Napoléon Bonaparte
- 4.5. La stratégie napoléonienne

**CHAPITRE IV** **21**

La pensée militaire française en XIX et XXe siècle.

5.1. Les principes de l'art de la guerre selon de Antoine Henri de Jomini

5.2. Les principes de l'art de la guerre selon de Ferdinand Foch

5.3. Les principes de l'art de la guerre selon de Jean Colin

5.4. La pensée militaire de Raoul Castex

**6. CONCLUSION** **30**

**7. BIBLIOGRAPHIE** **32**

## INTRODUCTION

Les principes de l'art de la guerre sont des règles générales visant à ne pas subir la loi de l'ennemi et à s'assurer la supériorité sur le point choisi par une action rapide et déterminée.

La recherche de principes de guerre suit une évolution parallèle à celle du progrès scientifique. Montecuccoli(1609-1680) est l'un des premiers stratèges à prétendre élaborer une théorie de la guerre applicable universellement. Les stratèges du XVIIIe, à l'image de Puysegur(1655-1743), croient pouvoir extrapoler les principes géométriques de la tactique des sièges pour les appliquer à l'art de la guerre dans son ensemble. Le débat sur la validité des principes de la guerre s'enflamme véritablement durant la période des guerres révolutionnaires puis lors de la pousée napoléonienne. Deux figures émergent au cœur du débat : Clausewitz et Jomini. Ils se réclament tous deux de la stratégie napoléonienne. Clausewitz réagit violemment contre la tentative, du reste maladroite, de Bulov qui tente de définir un système de stratégie géométrique. Clausewitz considère la guerre comme une activité artistique, voire commerciale, plutôt qu'une activité scientifique, et s'il cherche à comprendre la nature fondamentale de la guerre, il se gardera bien de la définir en fonction d'une poignée de principes. Son rival et contemporain, Henri de Jomini, se montre plus téméraire. Selon lui, si la guerre ne peut jamais atteindre le même degré de certitude que les sciences exactes, elle repose néanmoins sur des principes immuables, valables aussi bien pour Scipion que pour César ou Napoléon. Sa doctrine tout entière, dont l'influence sera considérable, repose sur un principe stratégique fondamental : porter la masse de son armée en un point décisif du théâtre de la guerre et sur les communications ennemies. Le moyen principal pour atteindre ce but est la « ligne d'opérations ». Quelques décennies après Jomini, c'est au tour de Ferdinand Foch de définir des principes de guerre. Foch distingue quatre principes directeurs qui forment la base de sa doctrine stratégique : l'économie des forces, la liberté d'action, la libre disposition des forces, la sûreté.

Les théoriciens militaires de l'après - guerre se montrent généralement plus prudents que leurs prédécesseurs et plus réticents à établir des principes de guerre généraux. L'historien militaire Eric Muraise distingue trois principes de guerre fondamentaux sur lesquels s'accordent les théoriciens : volonté et forces morales, liberté d'action « ou sûreté », économie. Ces principes varient selon les époques et les moyens disponibles. Ils se définissent selon une seule variable : les buts à atteindre. Le premier principe caractérise toute espèce d'entreprise, militaire ou autre. C'est la volonté de réussir et aussi l'action de briser la volonté de l'adversaire. Le second principe est spécifiquement militaire. Il s'agit de la liberté d'action

externe « tactique » et interne « stratégique ». Le principe d'économie est plus étendu que celui d'économie des forces. Il vise à « imposer sa volonté aux moindres frais ». Cette approche beaucoup plus prudente a le mérite de rendre le discours stratégique plus intelligible. Mais ces trois principes sont énoncés avec un degré de généralité qui démontre une fois de plus la difficulté, soulignée d'ailleurs par Maurice, à établir des principes à la fois cohérents, utiles sur le plan opérationnel et applicables en toutes circonstances. Dans ce domaine, la spécialisation accomplit des résultats plus concrets bien que moins spectaculaires, tout en démontrant que certains principes, dont l'existence n'est pas contestable, sont néanmoins limités à des domaines spécifiques de la guerre et à des circonstances particulières. En clair, les principes de la guerre ne doivent pas avoir valeur de lois universelles.

## **2. CHAPITRE I**

### **2.1. Christine de Pisan « 1364 – 1412 »**

Née à Vanise en 1364, elle était venue à l'âge de quatre ans à la cour de Charles V où son père était médecin et astrologue du roi ; elle fut mariée à l'âge de quinze ans avec le sire de Castel qui avait la charge de notaire et secrétaire du roi, mais son mari mourut en 1389 d'une maladie contagieuse à Beauvais. Veuve à vingt – cinq ans, de physique agréable, ayant à sa charge ses trois enfants, sa mère et une nièce, Christine parvint par son activité de femme de lettres à maintenir sa maison à Paris et à subvenir à l'entretien des siens. Elle jouissait d'une grande notoriété parmi les écrivains et était devenue en 1399 un personnage important. Elle avait fait la connaissance à la cour d'Honoré Bonet qu'elle appelait son « doux maître » et « très solennel et docte homme ». Elle bénéficia de la protection des ducs de Berry et d'Orléans reîtres de Charles V et se révéla ardente polémiste à l'occasion de la querelle du « Roman de la Rose ». En janvier 1404 Philippe le Hardi duc de Bourgogne lui demanda d'écrire un livre sur son frère Charles V, Christine de Pisan se mit aussitôt au travail.

### **2.2. Puiségur « 1656-1743 »**

Jacques-François de Puiségur participe à la bataille de Fleurus « 1680 » en tant que maréchal des Logis sous les ordres du maréchal de Luxembourg. Lieutenant général en 1704 de plusieurs places fortes des Pays-Bas. Nommé maréchal de France en 1734 après la guerre de Succession polonaise. Il rédige, de 1693 à 1734, un traité militaire qui ne sera publié qu'après sa mort, sous le titre de « L'Art de la guerre par principes et par règles ».

### **2.3. Jean de Bourcet « 1700-1780 »**

Jean de Bourcet, ingénieur militaire, participe aux guerres de Succession d'Autriche et à la guerre de Sept Ans. Après 1766, il est directeur de l'École des Officiers à Grenoble. Il exerce une influence non négligeable sur l'organisation générale et les conceptions stratégiques de l'armée française – avec Joly de Maiseroy et Guilbert. Il s'intéresse tout particulièrement aux

problèmes de la conduite des sièges. Ses plans de défense du sud – est de la France, élaborés à partir de 1742, sont couronnés de succès. Ses Mémoires militaires sur les frontières de la France paraissent en 1801, après sa mort.

#### **2.4. Jacques de Guibert « 1743-1790 »**

Jacques Antoine Hippolite, comte de Guibert, fut un écrivain prophétique. Dans son Essai général de tactique « 1770 », dont le « Discours préliminaire » est remarquable, il pressent et appelle la mutation militaire qu'opèrent développe l'idée du soldat – citoyen, prône le système divisionnaire, préconise la mobilité et la concentration. Son livre, dès sa parution, est célèbre. Quelques années plus tard « 1779 », Guibert publie « Défense du système de guerre moderne » où il revient sur certaines des idées de son Essai général de tactique. « De la force publique 1790 » complète une pensée féconde, visionnaire et passionnée.

#### **2.5. Napoléon Bonaparte « 1769-1821 »**

Napoléon Bonaparte né à Ajaccio. En 1799, il mène une brillante campagne en Italie, puis une expédition en Egypte. Il devient consul puis se fait proclamer empereur en 1804. Il est le plus grand génie militaire occidental depuis Alexandre. Il sait remarquablement tirer parti des conditions particulières créées par la Révolution française « levée en masse, mobilité sociale, enthousiasme prosélyte » à une époque où la France est la grande puissance démographique, culturelle, militaire et économique du continent européen. Napoléon allie la mobilité à la concentration en combinant le mouvement, le choc et le feu sur le point faible de l'ennemi. Peu à peu, ses leçons seront apprises par ses adversaires, notamment prussiens. Durement frappé en Espagne « à partir de 1808 », puis en Russie « 1812 », il doit abdiquer en « 1814 ». Il tente à nouveau sa chance et finalement est vaincu à Waterloo « 1815 ». Comme beaucoup de grands capitaines, son génie s'est davantage exprimé dans ses campagnes que dans ses écrits. Cependant ses instructions, ordres de jour et proclamations sont d'une exceptionnelle qualité.

#### **2.6. Antoine Henri de Jomini « 1779-1869 ».**

Né en Suisse à Payerne dans le canton de Vaud, est d'abord employé de banque avant de devenir officier dans l'armée suisse. Il se fait remarquer par un Traité de grande tactique « 1803 ». Nommé aide de camp du maréchal Ney, puis promu colonel par Napoléon, il participe à Iéna, Eylau et au début de la guerre d'Espagne. Il quitte l'armée française mais, rappelé par Napoléon,

devient à 28 ans général de brigade. Il participe à la campagne de Russie puis, déçu, passe aux Russes. Il est aide de camp de l'empereur Alexandre à la bataille de Leipzig. Il participe au congrès de Vienne. Général en chef en 1826, il accompagne en 1828 l'empereur Nicolas Ier « qui a été son élève » durant la campagne contre les Turcs. Il participe à la fondation de l'académie militaire de Moscou « 1832 ». Son ouvrage majeur « Précis de l'art de la guerre » préparé pour le tsarévitch Alexandre, est publié en 1837. Hautement célèbre de son vivant, Jomini a été quelque peu injustement éclipsé par la gloire posthume de Clausewitz. On lui a notamment reproché de vouloir formuler les règles des succès de Napoléon. Au-delà de ces considérations, Jomini est un des stratèges exceptionnels de l'histoire militaire occidentale.

## **2.7. Ferdinand Foch « 1851-1929 »**

Ferdinand Foch né à Tarbes en 1851, élève à l'école polytechnique est le grand théoricien français. Il commence sa carrière comme professeur d'histoire militaire, de stratégie et de tactique appliquée à l'Ecole de guerre « 1894-1900 » dont il devient le directeur en 1907. Il publie « Des principes de la guerre » et « Conduite de la guerre ». En 1915 et 1916, il mène les troupes du Nord au cours des campagnes d'Artois et de Somme, mais le semi-échec de son action entraîne sa disgrâce auprès des autorités françaises. Il refait néanmoins surface en mai 1917 comme chef d'état-major général. Après la dernière offensive allemande en 1918, il est nommé commandant en chef des armées alliées et dirige l'offensive finale. Animé d'esprit offensif, Foch a pour principes généraux la liberté d'action et l'économie des forces. Le principe d'économie des forces est « l'art de peser successivement sur les résistances que l'on rencontre, du poids de toutes ses forces, et pour cela de monter ces forces en système. » ; ou encore, « L'art de déverser toutes ses ressources à un certain moment à un certain point ». Ce principe ne doit pas devenir un dogme rigide mais plutôt un guide général de l'action. Dans la guerre moderne, selon Foch, la destruction complète de l'adversaire est le moyen de la victoire. Cette destruction à la fois physique et morale de l'ennemi se réalise lors de la bataille et de la poursuite qui s'ensuit, dont l'objectif vise à l'anéantissement total de l'adversaire. La bataille décisive ne peut être qu'offensive, la bataille défensive ne servant qu'à la parade sans conséquences positives. Le parti qui n'utiliserait que la forme défensive de la guerre s'exposerait à long terme à succomber aux coups « offensifs » de son adversaire, même si celui-ci est plus fiable. Selon Foch Les principes sont les suivantes :

- économie des forces,
- liberté d'action ;
- sûreté.

## **2.8. Jean Colin « 1864-1917 »**

Jean Colin, général français, commence sa carrière militaire comme officier d'artillerie. A la suite de la publication des « Etudes sur la campagne d'Italie en 1796 », il est détaché aux services historiques de l'armée « 1900 ». Il publie « Les Transformations de la guerre » en 1911, son œuvre majeure, bien que « Les Grandes batailles de l'histoire » en 1915 soient également excellentes. Lieutenant-colonel en 1914, il combat en France et en Orient jusqu'à sa mort, survenue au front à la fin de 1917.

## **2.9. Raoul Castex « 1878-1968 »**

Raoul Castex, amiral français, sert d'abord en Extrême-Orient où la montée du Japon lui apparaît comme un péril « 1905 ». Capitaine de frégate en 1918, il commande l'aviation de la Méditerranée septentrionale jusqu'à la fin de la guerre. Il devient directeur du Centre des hautes études navales « 1926-1928 ». Il publie entre 1929 et 1935 son œuvre majeure : « Théories stratégiques ». Les vues géographiques et stratégiques de Castex sont remarquables. Il concourt à la création du Collège des hautes études de défense nationale « 1937 » dont il dirige les sessions jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Commandant en chef des forces maritimes du Nord, il exprime son désaccord au sujet des mesures à prendre sur la situation dans le secteur de Dunkerque. Il est alors mis au cadre de réserve.

## **3.CHAPITRE II**

### **3.1.Premières productions de la pensée militaire française.**

L'influence de l'ouvrage de Végèse sur le développement de la pensée militaire française s'accrut avec le temps. Sous les Carolingiens l'ouvrage de ce Romain avait été reproduit dans l'annexe d'un écrit sur l'âme établi par Rabanus Maurus, abbé de Fulda, archevêque de Mayence, qui le dédia à Lothar II, petit – fils de Louis de Pieux.

Les comtes d'Anjou la connaissaient et l'avaient étudiée. Il est rapporté dans « La chronique des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise » qu'au cours de la guerre qui avait mis aux prises le comte Geoffroi Martel, encouragé par le roi de France Henri Ier et le comte de Blois, Lissois Ier d'Amboise donna en 1041 l'avis suivant à son suzerain Geoffroi Martel : « Il est préférable de grouper toutes nos forces pour combattre, que de les tenir séparées. A la guerre, les opérations longues rapportent peu, tandis qu'une victoire rapide donne le plus grand résultat. Or les sièges font perdre du temps et permettent tout juste d'obtenir la soumission de la place assiégée ; une campagne nous livre peuples et villes, l'ennemi vaincu dans une bataille disparaît comme fumée. Qu'une sera à vous ». Effectivement Geoffroi Martel gagna en 1044 la bataille de Nouy près du village de Saint – Martin – le – Beau, les Blésois furent pris de panique et s'enfuirent, la Touraine entière tomba aux mains du comte d'Anjou.

Les paroles prêtées à Lissois par le rédacteur du manuscrit latin 6.128 prouvent que l'on discutait dans l'entourage de Geoffroi Martel sur les avantages et les inconvénients des opérations actives et des sièges. La conduite des comtes d'Anjou, Foulque Nerra et de son fils et successeur Geoffroi Martel, a montré que s'ils cherchèrent la bataille, ils firent aussi édifier des forteresses ; ils tentaient d'obtenir une décision en rase campagne ou assiégeaient des châteaux ou des villes, la variété dans la conduite des opérations était la règle.

Un code des tournois fut rédigé vers 1060 par Godefroy de Preuilly, chevalier tourangeau ; il distinguait trois sortes de combat : la joute à deux adversaires seulement s'affrontant à outrance ou avec des armes courtoises ; le pas d'armes où l'on simulait l'attaque et la défense d'un château, d'un défilé ou d'un pont ; le tournoi proprement dit auquel prenait part un nombre important de chevaliers avec ses charges et sa mêlée. Il s'agissait d'un traité de tactique de cavalerie opérant seule.

« Les Mémoires de Villehardouin » datent du début du XIII<sup>e</sup> siècle, de 1208 probablement, ils ont été traduits en latin, italien, anglais, allemand. L'auteur y faisait le récit des opérations de la quatrième croisade ; s'il observait les deux commandements de la chevalerie, fidélité et bravoure, il savait faire preuve de bon sens et de réalisme, il estimait préférable d'être vainqueur que se faire tuer et d'être en force lorsqu'on attaquait l'ennemi. Il avait du sang – froid et était avisé, il savait prendre des décisions judicieuses au cours de l'action et conjurer un danger imminent par une manœuvre rapide ; le conformisme chevaleresque était limité chez lui comme chez beaucoup de chevaliers à l'observation des règles, mais au combat le bon sens devait dominer ; au XIII<sup>e</sup> siècle le réalisme l'emportait encore sur les conventions, celles – cin'étaient respectées que si elles ne constituaient pas une gêne arbitraire.

Saint Thomas d'Aquin avait écrit au XIII<sup>e</sup> siècle pour le roi de Chypre un traité de science politique et militaire, le « De regimine principum » en s'inspirant principalement de Végèce pour tout ce qui se rapportait à la guerre. Son disciple, le cardinal Gilles de Rome, précepteur du futur roi Philippe le Bel qui monta sur le trône en 1285, composa pour son élève sous le même titre une œuvre analogue.

Il s'agissait d'une étude d'ordre moral, religieux, politique et militaire. « Le roi, y était – il dit, doit être secret en consultation des choses nécessaires à son royaume, lesquelles il doit conseiller et ordonner avec ses secrétaires éprouvés en fidélité. Il doit être de grand courage ».

L'auteur suivait Végèce en ce qui concernait les opérations mais il se séparait de lui en abandonnant l'affirmation que l'infanterie constituait la force principale de l'armée ; il faisait ressortir qu'il y avait intérêt à négocier plutôt qu'à affronter les hasards des batailles et à intimider l'adversaire en lui montrant qu'on disposait de forces armées bien équipées et bien entraînées.

### **3.2. La pensée militaire de Christine de Pisan**

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, Christine de Pisan produisit entre autres deux écrits relatifs à la guerre intitulés « Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V » qui était un panégyrique de son roi et le « Livre des faits d'armées de chevalerie ».

Elle utilisa comme sources « les grandes chroniques de France » le « De regimine principum » de Gilles de Rome, un commentaire de la « Métaphysique d'Aristote », les « Dits des philosophes ». Elle divisa son étude en trois parties et fut amenée à traiter dans la seconde de la chevalerie en particulier et de l'art militaire du général. Elle utilisa, avec ce qu'elle trouva

dans les textes dont elle se servit, ce que les grands seigneurs lui avaient communiqué et qui se rapportait à la façon contemporaine de faire la guerre.

L'ordre n'était nulle part aussi nécessaire que dans les armées, observait – elle, si « l'ordre n'y est point observé viennent la déroute, la confusion, la ruine ».

« Quand une armée choisit une place pour s'y retirer ce doit être sur un lieu haut, que l'on puisse fortifier tout autour avec de bons fossés, des fortins, des palisades et des pieux ».

Elle donnait la méthode à suivre pour conduire les opérations. « On doit, disait – elle, examiner s'il convient de demeurer longtemps dans la même position, vérifier les vivres que l'on a et comment on pourra s'en fournir : s'informer également si on le peut de la situation de l'ennemi. On doit prévoir aussi si l'on aura des secours, ou si l'ennemi en aura lui – même, car selon que l'on en espère on doit livrer ou plus tôt ou plus tard le combat ».

Elle indiquait comment devait être préparée et conduite la bataille. « Le prince de l'armée doit avant de partir mener plusieurs fois ses gens dans la campagne, les mettre en ordre et les faire manœuvrer ainsi qu'il veut qu'ils aillent, il doit montrer aux piétons et aux cavaliers comment il qu'ils se maintiennent ; il doit distribuer ses batailles et donner à chacun un bon chevetain ; il doit placer en avant ses communes, puis ceux qui les suivront et ainsi de rang en rang selon le but qu'il se propose et les hommes qu'il a ; il doit diligemment leur apprendre comment ils devront agir selon les dispositions de leurs adversaires et les cas qui peuvent advenir, car il doit être au fait de tous les stratagèmes et des ruses de guerre que l'ennemi pourrait employer pour lui nuire et y savoir remédier ; il doit les pouvoir surprendre eux – mêmes par des moyens ingénieux et savoir rompre leur bataille. Il doit enfin mettre ses gens au fait de tout cela ».

Ayant étudié la théorie de la guerre est constaté l'intérêt que ses contemporains portaient aux ouvrages relatifs aux opérations militaires, elle écrivait vers 1405 – 1407 le « Livre des faits d'armes et de chevalerie » qui était une compilation des œuvres anciennes et un démarcage de « L'Arbre des batailles » . N'ayant par elle – même aucune expérience militaire, Cristine de Pisan répondait par avance aux critiques qu'on pouvait lui adresser en disant « que ne chault qui dit, pourvu que les paroles soient bonnes ».

Elle a divisé son étude en quatre parties, la première est relative à la guerre en général, la deuxième « parle selon Frontin des cautelles d'armes... de l'ordre et manière de combattre selon Végèce et autres auteurs », la troisième traite « des droits d'armes selon les lois et droitescript », la quatrième « des droits d'armes en fait de sauf – conduit, de trêve, de marque et puis de champ de bataille » .

Tenant compte des événements du dernier demi – siècle, elle affirmait qu' « il n'est pas expédit que le roi ou souverain prince viengne en bataille pour les perliz d'adverse fortune », et elle indiquait que la conduite des

opérations devait être confiée au connétable ; elle faisait une large place au droit de la guerre et dans ses deux dernières parties suivait de près Honore Bonet. Son livre eut du succès, il fut recopié un nombre important de fois. Antoine Vérard l'édita en 1488 sous le titre de « Art de chevalerie » selon Végèce sans indiquer le nom de l'auteur, il fut traduit en anglais par Guillaume Caxton.

## **CHAPITRE III**

### **4.1. Les principes de l'art de la guerre selon de Puiséguir**

Pour Puiséguir, la guerre représente l'activité humaine la plus importante, mais son étude est par trop négligée, les stratèges et les soldats se contentant de faire la guerre en fonction de leur expérience personnelle et de leurs habitudes. Déçu par l'absence d'une théorie réellement universelle de la guerre, Puiséguir se propose de pallier ce manque en offrant ses propres réflexions sur le sujet. Utilisant les ouvrages classiques ainsi que les principes de Montecuccoli et les Mémoires de Turenne comme bases théoriques, il élabore sa propre méthode, fondée en grande partie sur une étude approfondie de cas historiques. Pour illustrer ses propos, Puiséguir décrit une campagne fictive qu'il situe entre la Loire et la Seine où s'affrontent deux armées composées de 100 bataillons et de 200 escadrons chacune.

Le grand stratège de son époque est Vauban dont la maîtrise de la science des sièges et des fortifications est inégalée. De manière générale, Puiséguir subit l'influence de son environnement intellectuel et dans le domaine spécifique de la guerre, celle de Vauban. Il est convaincu que l'approche géométrique de ce dernier peut trouver son application dans d'autres domaines de la tactique, un bon plan de guerre peut être formulé de manière certaine avant même le début des hostilités. Une connaissance approfondie du terrain et de l'adversaire doit permettre de bien organiser ses troupes en fonction des données du moment. Le rôle principal du commandant en chef est d'adopter les ordres de bataille nécessaires et de faire avancer ses troupes « dans les règles les plus parfaites des mouvements ».

Selon Puiséguir, l'armée en mouvement doit être semblable à une fortification mouvante dont toutes les composantes agissent en accord les unes avec les autres et s'orientent vers le même but. Cette conception de la guerre sera popularisée par son contemporain Jean – Charles Folard « dont les écrits furent publiés avant le traité de Puiséguir ». Contrairement à Folard, Puiséguir comprend l'importance du feu dans le combat moderne, en particulier son potentiel de destruction, le feu et le choc étant tous deux nécessaires à la victoire. Outre la supériorité intrinsèque du commandant et sa connaissance approfondie de l'art de la guerre, la victoire s'obtient grâce à la supériorité numérique, à une meilleure capacité à s'adapter au terrain et aux qualités morales des troupes.

## **4.2.La penée militaire de Pierre de Bourecet**

Les principes de Bourcet ne se limitent pas uniquement à la guerre de montagne. Le champ analytique développé par leur auteur s'étend au phénomène stratégique dans son ensemble. Bourcet divise la stratégie en deux catégories distinctes :

- l'attaque ;
- la défense.

Dans les deux cas, il est important de cacher ses intentions à l'adversaire. Bourcet favorise la mobilité et la concentration des forces. Dans cette optique, il formule ses plans de campagne en établissant des points de ralliement autour desquels convergent ses armées qu'il fragmente en divisions. Selon Bourcet, le système divisionnaire est particulièrement efficace lors des campagnes ayant lieu sur les terrains accidentés et montagneux. Espacées en colonnes, sur un front aussi large que possible, les divisions ont pour objectif d'aboutir au même moment en un point décisif, en général théâtre d'une bataille importante. Ce déplacement en colonnes a pour effet de prendre l'ennemi au dépourvu. Pour que ce genre de déplacement soit efficace, il faut que l'ordre de marche soit respecté et que les lignes de communications soient maintenues. Une bonne connaissance des réseaux routiers est nécessaire, et il est impératif que les convois de ravitaillement et les pièces d'artillerie suivent le mouvement des troupes. Afin d'exploiter l'effet de surprise, un bon général doit avoir plusieurs plans de réserve, au cas où l'ennemi découvrirait ou devinerait ses intentions. Les manœuvres de diversion et la ruse constituent une part importante de la tactique. La défense est plus difficile que l'attaque car elle est toujours entre les mains de l'attaquant. En revanche, elle nécessite moins de troupes. Le commandant chargé de la défense doit mettre tout en œuvre pour deviner les intentions de l'adversaire afin de lui faire obstacle et de freiner sa progression. Pour cela, il doit mener une défense active : destruction des lignes de communication et des convois de ravitaillement de l'ennemi, sabotage de ponts et de routes.

## **4.3.La pensée militaire de Jacques Antoine de Guilbert.**

La guerre de Sept Ans « 1756 – 1763 », qui établit l'armée prussienne comme la meilleure d'Europe, provoque un immense regain d'intérêt pour la stratégie chez les Français. Parmi les nombreux théoriciens de la guerre qui émergent dans la deuxième moitié du XVIIIe, Jacques de Guilbert devient le plus célèbre. Ecrivain de talent, son « Essai général de tactique » est lu et apprécié autant par les militaires que par les philosophes et ce succès permet à son auteur de devenir un habitué des salons parisiens. Dans la « Défense du système de guerre moderne », il reviendra sur certaines de ses idées et se montrera plus prudent que dans « l'Essai » dont les vues plus passionnées sont aussi les plus séduisantes pour ses contemporains ainsi que pour les générations futures. Guilbert doit cette popularité tout autant à ses perspectives sur la guerre qu'à ses analyses de la politique. Méthodiquement, il combine théorie et pratique un à un les éléments qui constituent la sphère politico-militaire dont les rouages sont interdépendants les uns des autres :

- politique intérieure ;
- politique extérieure ;
- grande tactique ;
- tactique élémentaire.

Son analyse historique de l'art de la guerre se place sous l'angle politique et oppose la guerre antique à la guerre moderne. La dialectique est présente à tous les niveaux de la pensée guilbertienne. Au niveau politique, Guilbert se sert de ses descriptions des républiques antiques pour critiquer les états modernes dont les actions militaires et les mœurs de leurs populations reflètent un ramollissement général. Au niveau de la tactique « élémentaire », il prend part à la controverse qui oppose les partisans de l'ordre mince « le feu aux adaptes de l'ordre profond « le choc » en se faisant le défenseur du feu et de l'ordre mince.

Guilbert a le mérite d'avoir su percevoir l'avenir de la guerre telle qu'elle sera pratiquée après la Révolution de 1789. Avec Montesquieu, Rousseau et Servan, il préconise une armée de soldats – citoyens « qu'il veut combiner avec des troupes de miliciens ». Il ne voit pas de nécessité stratégique à posséder une armée de masse, au contraire, mais il veut rétablir le lien entre le citoyen et la nation. La nation qui sait revigorer ses soldats et leur imposer une certaine discipline devrait s'octroyer un net avantage par rapport aux autres nations et il souhaite que cette nation soit la France.

Guilbert reprend à Broglie et Choiseul l'idée du fractionnement des armées en divisions. Chaque division possède un certain degré d'indépendance, mais toutes opèrent de manière cohérente les unes avec les autres. L'armée cesse d'être une masse lente et rigide au profit d'un corps dont les diverses parties mobiles peuvent être utilisées dans des combinaisons tactiques très variées. La mobilité et l'efficacité assurent le succès du style opérationnel qu'il préconise. Il reprend à Folard le concept d'offensive à outrance. Une armée offensive doit faire preuve de rapidité au niveau du mouvement et de la décision et posséder une bonne vitesse d'exécution ainsi qu'une cohésion irréprochable. Le génie personnel du commandant en chef doit faire le reste. Une telle tactique nécessite l'allègement de l'armée, tant du point de vue humain que matériel. Guilbert veut réduire le nombre de troupes mais aussi les pièces d'artillerie et la construction de fortifications. Il préconise le ravitaillement des troupes sur le terrain pour minimiser le besoin d'acheminer les vivres et de défendre les forteresses qui les protègent. La mobilité offerte par le système divisionnaire donne au commandant en chef, ainsi qu'aux commandants de chaque division, une marge de manœuvre importante et un plus grand choix de décision qu'auparavant.

À l'image de son armée, Guilbert perçoit la société comme un corps constitué de parties mobiles dépendant les unes des autres. Politique, grande tactique « dans le sens de stratégie » et économie forment un tout, la politique étant le cerveau qui actionne les différentes parties de ce corps. Guilbert est sensible aux problèmes de trésorerie et préconise une armée qui se nourrit « du fruit de ses conquêtes » et qui doit « savoir faire la guerre à peu de frais et subsister par ses victoires ». Dans son dernier ouvrage « La Force publique » il

analyse les rapports entre politique et grande tactique « stratégie », entre politique extérieure et intérieure. Ce texte d'une qualité égale aux plus grands ouvrages politiques de son époque, examine la problématique concernant le rôle de l'armée dans la nation. Guilbert se préoccupe de trouver des moyens assurant à la fois la sécurité de la nation tout en préservant l'Etat du danger que pourrait représenter la force potentielle de son armée.

La révolution militaire que Guilbert préconise dans « l'Essai ... » devient réalité avec la révolution politique de 1789 et la similitude entre l'armée selon Guilbert et la Grande Armée de Napoléon est frappante :

- une armée de citoyens – soldats ;
- prônant l'offensive ;
- vivant sur le terrain ;
- en mouvement perpétuel ;
- se déplaçant rapidement ;
- menée par un commandant en chef tout – puissant ;
- dans laquelle règne une forte cohésion renforcée par un nationalisme vivace.

Dans sa « Défense », Guilbert critique les idées philosophiques qui avaient, dit – il, embrouillé sa vision stratégique et se replie sur une analyse plus traditionnelle et prudente de la guerre. Seul un penseur à la fois génial et téméraire pouvait écrire « l'Essai », un texte aux idées si audacieuses que son propre auteur en sera lui – même effrayé quelques années plus tard. Cependant, c'est bien au travers de cet ouvrage que Guilbert devient l'un des penseurs militaires les plus influents du XIXe siècle, grâce surtout à Napoléon qui le tiendra en très haute estime et dont l'éducation militaire fut marquée par son œuvre.

#### **4.4. L'art de la guerre selon de Napoléon Bonaparte.**

L'art de la guerre consiste, avec une armée inférieure à avoir toujours plus de forces que son ennemi sur le point qu'on attaque ou sur le point qui est attaqué ; mais cet art ne s'apprend ni dans les livres ni par l'habitude, c'est un tact de conduite, qui proprement constitue le génie de la guerre.

L'art de la guerre est de disposer ses troupes de manière qu'elles soient partout à la fois. L'art du placement des troupes est le grand art de la guerre. « Placez toujours vos troupes de manière que, quelque chose que fasse l'ennemi, vous vous trouviez toujours en peu de jours réuni. N'attaquez pas de front les positions que vous pouvez obtenir en les tournant. Ne faites pas ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le désire ; évitez le champ de bataille qu'il a reconnu, étudié, et encore avec plus de soin celui qu'il a fortifié, et où il s'est retranché ».

Quelles sont les conditions de la supériorité d'une armée ?

- son organisation,
- l'habitude de la guerre dans l'officier et dans le soldat,

-la confiance de tous en eux-même.

#### **4.5. La stratégie napoléonienne.**

Le succès de la stratégie napoléonienne doit être attribué au génie guerrier de Napoléon tout autant qu'aux changements sociaux provoqués par la révolution de 1789. D'autres facteurs, tels que le système divisionnaire et les progrès en matière d'armement, contribuèrent également à la révolution militaire provoquée par la France. Dans la plupart des cas, c'est dans la défaite que les stratèges puisent leur inspiration et l'humiliation subie par la France au cours de la guerre de Sept Ans «1756-1763» avait contribué de manière significative à un renouveau stratégique chez les Français qui s'étaient mis à réfléchir sérieusement sur la guerre. Les techniciens, comme Gribeauval, perfectionnaient les pièces d'artillerie au moment même où les stratèges prenaient conscience de la supériorité du feu. Parmi les nombreux penseurs militaires français qui émergent au cours de cette époque, deux personnages exerceront une influence considérable sur Napoléon Bonaparte : Jacques de Guibert et Pierre de Bourcet, deux innovateurs en matière de stratégie et de tactique.

Le jeune Bonaparte, avant de pratiquer son art, s'était nourri de nombreuses lectures. Il s'est plongé dans les exploits des grands capitaines : Alexandre, Hannibal, César, Gustave Adolphe, Maurice de Saxe et Frédéric. Il a étudié de près toutes leurs campagnes et il se souviendra des enseignements à en tirer tout au long de sa carrière. Napoléon retient les leçons du passé, mais il sait aussi se tourner vers l'avenir. Si les facteurs sociaux, politiques et technologiques convergent au même moment pour transformer d'un seul coup la nature de la guerre, il reste à déterminer les fondements théoriques et l'application pratique qui permettront à toutes ces éléments de s'harmoniser de façon cohérente. Napoléon Bonaparte sera l'architecte génial qui saura comprendre et mettre en action tous ces changements. Le théoricien dont la vision prophétique servira de catalyseur à la révolution stratégique est le comte de Guibert qui, dans une œuvre de jeunesse, reniée partiellement plus tard, annonce la stratégie politico-militaire de l'avenir, entraînée par une révolution qu'il ne pouvait prévoir. Un certain nombre des thèmes développés par Guibert seront repris par Napoléon et constitueront le fondement de la stratégie. S'il n'anticipe pas encore l'armée de masse, Guibert préconise toutefois une armée de citoyens qui rétablit le lien entre la population et son armée et lui insuffle une énergie morale fondée sur un sentiment patriotique vivace, sentiment que saura bien exploiter Bonaparte. Guibert est aussi à l'origine du système divisionnaire qui permet d'obtenir à la fois une grande indépendance d'action, une bonne souplesse dans le mouvement et une puissance supérieure dans la concentrations de forces. Adeptes de l'offensive, Guibert perçoit la supériorité du feu, principalement des tirs d'artillerie et défend l'ordre mince par rapport à l'ordre profond. Le principe de ravitaillement sur le terrain et la nécessité de se

nourrir de ses conquêtes sont autant d'éléments, dans le domaine logistique, que Napoléon Bonaparte retient de ses lectures de Guilbert. Ainsi, dans ses grandes lignes, la stratégie de Bonaparte apparaît déjà dans les pages de « L'Essai général de tactique », publié par Guilbert en 1772.

Si la pensée de Guilbert représente les aspects théoriques de la stratégie napoléonienne, c'est chez Bourcet que l'on retrouve la dimension pratique de la conduite de la guerre. Soldat expérimenté, Bourcet fournit à Napoléon une étude approfondie sur la tactique, dans un texte modestement intitulé « Principes de la guerre de montagne », écrit en 1775. Dans les pages de ce traité, Bourcet fait la distinction entre attaque et défense et formule en détail le rôle de la défense active. Partisan convaincu, comme Guilbert, du système divisionnaire, il souligne l'importance des communications et de la mobilité. Surtout, il met en relief le rôle de la surprise de la guerre.

Lors du siège de Toulon, face à l'insurrection à Paris et surtout lorsqu'il part en campagne à la tête de l'armée d'Italie « 1796 », Bonaparte a déjà assimilé les enseignements militaires qu'il a tirés de ses lectures. Lors de son passage à Auxone, il a également profité de son contact avec les frères Du Teil, alors à la pointe du progrès dans le domaine de l'artillerie. Les circonstances politiques vont favoriser l'application de ces principes. La décision de loin la plus importante en matière de réorganisation militaire est la levée en masse de 1793. D'un seul trait de plume, toute la stratégie qui était pratiquée jusqu'alors est rendue caduque. Brusquement, l'armée devient massive, les effectifs gigantesques. La participation active des populations transforme la guerre en une entreprise nationale que nourrissent des sentiments patriotiques très intenses.

Le génie de Napoléon saisit l'occasion qui s'offre à lui. Fort des principes de Guilbert et de Bourcet, disposant d'effectifs qui iront grandissant, soutenu par la ferveur nationale qui anime ses soldats, équipé d'une artillerie efficace et motivé par sa fougue et son ambition, Bonaparte est rapidement victorieux d'adversaires désormais dépassés. La révolution stratégique que réalise Napoléon est facilitée par le fait qu'il peut s'entourer d'un corps d'officiers jeunes, enthousiastes et qui ne se rattachent plus aux valeurs ou aux principes de l'Ancien Régime. Surtout, Napoléon Bonaparte va devenir le chef suprême qui aura entre ses mains tous les pouvoirs de décision, dans le domaine politique tout autant que militaire.

Désormais, le but de la campagne est l'anéantissement de l'adversaire. La bataille décisive est le moyen principal pour accomplir cette destruction totale des forces organisées de l'ennemi. La stratégie doit donc être orientée vers l'offensive. Offensive à outrance et défense active s'aillent pour canaliser un effort optimal en un endroit déterminé, généralement le point le plus sensible de l'adversaire, celui dont la perte doit le déséquilibrer physiquement et moralement. Grâce au système divisionnaire, Napoléon Bonaparte parviendra à ailler la rapidité du mouvement avec la concentration des forces. Cet énorme avantage qu'il possède par rapport à des adversaires plus lents et moins puissants lui laisse l'initiative et lui permet de choisir les théâtres d'opérations. Cela lui permet d'engager ses forces dans les meilleures conditions possibles

et surtout, de pouvoir surprendre son adversaire au moment où celui-ci s'y attend le moins. L'armée se ravitaillant en partie sur le terrain et les lignes de communications étant bien protégées, Napoléon peut faire avancer rapidement son armée de masse. C'est là que réside sa force.

Napoléon se déplace avec toutes ses forces réunies. Cependant, il donne l'illusion d'avancer de manière dispersée et peut ainsi tromper l'adversaire sur ses desseins. Le principe général qui guide toutes ses manœuvres consiste à prendre l'ennemi sur ses flancs ou, mieux encore, sur ses arrières, tout en menaçant de couper sa ligne de retraite. La souplesse dans l'organisation de ses troupes lui laisse un choix presque inépuisable pour combiner ses forces de diverses manières. La rapidité avec laquelle il peut changer ces combinaisons lui permet de répondre aux manœuvres de l'ennemi. On a souvent reproché à Napoléon d'avoir uniformément sous-estimé ses adversaires. Néanmoins, il comprenait parfaitement la relation entre les fins et les moyens et sur le terrain, il était généralement conscient du rapport des forces engagées. Lorsqu'il se sentait en état d'infériorité numérique, il savait se montrer prudent. Il employait alors une tactique particulière où il s'engageait directement contre le front ennemi tout en plaçant le gros de ses troupes en position défensive. Dans la mesure du possible, il tentait cette opération sur un terrain défavorable au mouvement des troupes ennemies. Lorsque l'adversaire s'était engagé sur le front, il lançait une seconde vague sur un point sensible du front, puis il envoyait ses troupes sur les flancs et l'arrière de l'ennemi.

Plusieurs facteurs contribuèrent à la chute de Napoléon. Tout d'abord, ses adversaires s'organisèrent et purent, ensemble, faire face à la Grande Armée avec des effectifs aussi nombreux, voire supérieurs. Ensuite, ils apprirent, dans la défaite et parfois dans l'humiliation, à comprendre la stratégie de Napoléon puis à la combattre. Peu à peu, l'énorme avantage que possédait au départ la France par rapport aux autres armées européennes fut éliminé. Par ailleurs, certains des facteurs qui firent la force de Bonaparte lors de sa longue série de victoires contribuèrent plus tard à son affaiblissement. Le fait qu'il cumulait les pouvoirs politiques et militaires lui avait permis d'entreprendre une série de campagnes audacieuses qui réclamaient un pouvoir de décision unitaire. A partir d'un certain moment, cette autorité devint un handicap car, d'une part, il était engagé sur divers fronts et d'autre part, il n'existait plus dans son entourage de contrepoints capable de critiquer une mauvaise décision. Napoléon avait toujours recherché la bataille décisive où l'issue des combats devait être déterminée par la puissance des forces engagées au point culminant de l'effort et sur le centre de gravité de l'adversaire qui s'écroulait ensuite de lui-même. A force de rechercher ce centre de gravité de l'adversaire, il limita son champ d'action et toute sa stratégie fut tributaire des ressources dont il disposait. Lors de la campagne de Russie, cette stratégie se retourna contre lui. Il s'acharna à rester à Moscou, même lorsque la ville fut incendiée et permit ainsi aux Russes de se réorganiser. Habitué à mener une stratégie d'anéantissement, Napoléon était beaucoup moins à l'aise dans cette guerre d'usure où son armée souffrit énormément du harcèlement perpétuel mené par l'adversaire et où elle fut trop affaiblie par les difficultés croissantes qu'elle rencontra au niveau du ravitaillement et des communications. Diminué physiquement mais néanmoins galvanisé par toutes ses victoires, Napoléon ne

sut pas distinguer les limites de ses propres capacités stratégiques, lui qui avait si bien compris les rapports de forces au niveau de la tactique. Il ne comprit pas davantage la dimension économique et politique de certaines de ses stratégies, notamment en Espagne et au Portugal où il ne put imposer le blocus continental face à Angleterre et où il sous-estima la force de l'insurrection espagnole.

Que l'on attribue les succès de la Grande Armée à la révolution stratégique déjà en gremme avant la révolution de 1789 – et que celle-ci rendit possible – ou au génie incomparable de celui qui la dirigea, il est indéniable que l'épisode napoléonien transforma radicalement et à un degré peut-être jamais atteint jusqu'alors, la nature de la guerre. Les deux plus grands penseurs militaires du XIXe siècle, Jomini et Clausewitz, formulèrent leurs théories sur la guerre d'après l'expérience napoléonienne et furent à leur tour à l'origine des courants qui ont dominé la pensée stratégique jusqu'à ce jour. Le phénomène de la guerre qui marqua l'histoire de l'Europe et du monde pendant près d'un siècle trouve son origine dans les guerres napoléoniennes.

Le rôle et l'impact historique de Napoléon ont parfois été minimisés par les historiens. Pourtant, il tient sa place parmi les plus grands capitaines de l'Histoire. Comme la plupart des grands capitaines, il alliait des qualités naturelles, comme le charisme et le génie guerrier, à ses facultés intellectuelles et avec les diverses ressources qu'il sut mettre à sa disposition, se construisit une machine de guerre qui, entre ses mains et pendant un certain temps, devint quasiment invincible.

## CHAPITRE IV

### 5.1. Les principes de l'art de la guerre selon de Antoine Henri de Jomini

Comme la plupart des stratèges de son époque, Jomini produisit à la fois des études historiques sur des campagnes célèbres et des réflexions théoriques sur la guerre. Ses études constituent, au moins numériquement, la partie la plus importante de son œuvre – vingt – sept volumes – et traitent principalement des guerres de la Révolution et des campagnes napoléoniennes, ainsi que des campagnes de Frédéric le Grand. Jomini consacre aussi un ouvrage entier à Napoléon. Cette connaissance approfondie de l'histoire militaire transparaît dans ses traités théoriques, en particulier dans le « Précis de l'art de la guerre » qui représente le système théorique de Jomini dans sa version la plus complète, même si ses principes fondamentaux sont essentiellement les mêmes que ceux qu'il avait formulés auparavant dans ses ouvrages antérieurs, notamment dans le « Traité des grandes opérations militaires », puis dans le « Traité analytique ».

La pensée militaire de Jomini a trop souvent été jugée par rapport à celle de Carl von Clausewitz. Elle a été injustement taxée de pensée rigide et dogmatique, éloignée des réalités de la guerre. S'il est vrai que sa doctrine repose sur quelques principes stratégiques immuables, Jomini est tout aussi convaincu que la guerre est un art qui ne peut être réduit à de certitudes mathématiques, tant au niveau de l'organisation que de la tactique opérationnelle : « La stratégie seule restera avec ses principes qui furent les mêmes sous les Scipion et les César, comme sous les Frédéric, Pierre le Grand et Napoléon, car ils sont indépendants de la nature des armes et de l'organisation des troupes... . Toutefois, la guerre dans son ensemble n'est point une science mais un art. Si la stratégie surtout peut être soumise à des maximes dogmatiques qui approchent des axiomes des sciences positives, il n'en est pas de même des opérations d'une guerre et les combats entre autres échapperont souvent à toutes les combinaisons scientifiques pour nous offrir des actes essentiellement dramatiques... en un mot, tout ce que l'on peut nommer la poésie et la métaphysique de la guerre influera éternellement sur ses résultats. »

Si Jomini tente de dégager des principes de stratégie militaire, il n'en est pas moins concerné par la relation entre la guerre et la politique. Il accorde un chapitre entier du « Précis... » à ce sujet. Bien qu'il ait consacré sa vie à étudier la stratégie révolutionnaire de Napoléon, il demeura toujours fidèle à une conception de la politique prérévolutionnaire où l'action diplomatique et l'équilibre entre les Etats « équilibre des forces ou des puissances » dominaient l'échiquier politique européen, système qui fut d'ailleurs restauré au congrès de Vienne. C'est dans ce contexte que Jomini comprend la guerre qu'il perçoit comme l'instrument de cette politique.

La stratégie à but absolu qu'il décrit est donc en opposition totale avec sa vision de la politique puisqu'il ne perçoit pas la guerre comme un élément capable de transcender l'ordre politique au point de la détruire. Ce contraste dominera son œuvre sans qu'il arrive jamais à réconcilier tout à fait les deux pôles. La nature de cette approche explique en partie pourquoi il fut si populaire au XIXe siècle avant de tomber dans l'oubli lorsque l'équilibre européen s'effondra complètement, durant la période précédant la Grande Guerre. Sa recherche d'axiomes de stratégie reflète tout autant l'emprise qu'avait le siècle des Lumières sur sa pensée. Cette double filiation, à deux époques bien distinctes, est l'origine tout à la fois de son génie et de ses ambiguïtés.

Sa typologie des guerres, dans le chapitre consacré à la « politique de la guerre », reflète l'homme du XVIIIe siècle, autant dans son approche, qui rappelle celle de Montesquieu, que dans les opinions émises quant aux types de guerre qu'il décrit. La typologie des guerres est définie selon trois facteurs :

- les fins politiques de la guerre ;
- les postures stratégiques « offensive, défensive » ;
- les situations diplomatiques et géopolitiques des acteurs, c'est-à-dire les Etats.

Presque à regret, Jomini concède que le type de guerre influe sur la nature des opérations. Il examine dix cas de figure, parmi lesquels :

- les guerres défensives en politique et offensives militairement ;
- les guerres de convenance ;
- les guerres d'intervention ;
- les guerres d'invasion ;
- les guerres d'opinion ;
- les guerres nationales ;
- les guerres civiles ;
- les guerres religieuses.

A l'égard de ces trois derniers types de conflits armés, il manifeste un dégoût profond, comme pour tout mouvement de masse incontrôlé. Par nature, il préfère les guerres ritualisées et limitées du passé : « Comme militaire, préférant la guerre loyale et chevalresque à l'assassinat organisé... ». S'il concède que l'idéologie, laïque ou religieuse, est devenue une force non négligeable dans la guerre moderne, il minimise néanmoins le rôle de celle-ci dans l'avenir de la guerre. Cette opinion a été démentie par les événements ultérieurs.

Jomini innove dans cette typologie, tout comme dans son utilisation du terme « stratégie » qu'il réintroduit de façon permanente dans le langage militaire. L'importance qu'il attribue à la logistique, « l'art pratique de mouvoir les armées », est également nouvelle. Cette classification ordonnée et cette nouvelle terminologie vont déterminer le traitement de l'art de la guerre jusqu'à aujourd'hui. Jomini établit cinq branches fondamentales de la guerre :

- la stratégie ;
- la grande tactique ;
- la logistique ;
- la tactique de détail ;
- l'art de l'ingénieur « principalement l'art des sièges ».

Les trois premières sont les plus importantes. La stratégie est « l'art d'amener la plus grande partie des forces d'une armée sur le point le plus important du théâtre de guerre », alors que la tactique est « l'art de mettre en action au moment et au point décisif du champ de bataille sur lequel le choc définitif doit avoir lieu » ou, plus simplement, l'art de bien conduire les batailles. La logistique permet l'exécution des combinaisons de stratégie et de tactique et les batailles constituent « le choc définitif des deux armées qui se disputent de grandes questions de politique et de stratégie ». Si la stratégie a pour mission de préparer l'armée à la victoire, c'est la tactique, combinée avec la chance, le courage et le génie guerrier qui permettent de remporter la victoire. Les batailles sont de trois types :

- défensives ;
- offensives ;
- imprévues.

Toute la doctrine de guerre de Jomini repose sur un principe fondamental de la guerre qui consiste à porter la masse de son armée sur les points décisifs d'un théâtre de guerre et sur les communications ennemies, de préférence contre des fractions de l'armée d'en face et à s'assurer qu'une fois placées sur le point décisif « la stratégie », ces forces utilisent leur énergie au maximum de leur efficacité « la tactique ». C'est à partir de ce principe simple, qui doit régir le plan de guerre, que tout l'échafaudage stratégique est mis en place :

- bases d'opérations ;
- points stratégiques ;
- lignes stratégiques ;
- fronts d'opérations ;
- fronts stratégiques ;
- lignes de défense ;
- positions stratégiques ;
- zones d'opérations ;
- lignes d'opérations.

Toutes combinaisons stratégiques qui ne suivraient pas le principe fondamental de la guerre seraient « vicieuses » et probablement vouées à l'échec. Néanmoins, Jomini fait dans le cas des guerres nationales, civiles et religieuses une exception au principe d'une offensive massive contre un point décisif. Dans ce genre de guerre, il est difficile de définir des points décisifs dont la destruction entraînerait la chute de l'adversaire, car celui-ci est représenté par des populations tout entières.

Une meilleure connaissance de ce genre de conflit nous permettrait aujourd'hui d'appliquer les principes jominiens en faisant la distinction entre stratégie politique « stratégie indirecte » et stratégie militaire « stratégie directe », enjeux où la victoire militaire et la victoire politique ne sont pas nécessairement tributaires l'une de l'autre. Et on pourrait reprocher à Jomini de n'avoir pas su ou pas voulu faire cette distinction importante, vitale au XX<sup>e</sup> siècle, pour notre compréhension des guerres révolutionnaires qui ont marqué ces dernières décennies.

Pour Jomini, le génie guerrier consiste à savoir appliquer le principe fondamental de guerre. Selon lui, tout le génie de Napoléon consistait à pouvoir identifier les points décisifs pour y engager par la suite la masse de son armée avec toute sa puissance. C'est pourquoi le choix d'un général d'armée revêt une importance capitale pour les gouvernements engagés dans une guerre. Mais le commandant en chef des armées doit rester maître sur le terrain, qu'il sent et connaît mieux que personne. Cette leçon, à l'inverse de celle que tenta de donner Clausewitz, offrait aux militaires une liberté d'action, un pouvoir et une distance par rapport aux politiques qu'ils ne pouvaient manquer d'apprécier. Elle fut une des causes du succès de Jomini auprès des professionnels de la guerre.

Le nom de Jomini est souvent associé au concept de lignes d'opérations, symbole de son approche systématique de la guerre. Pourtant, il n'en fut pas l'inventeur. Avant lui, Henry Lloyd, puis Tempelhoff et Bulow utilisèrent ce principe dans leurs doctrines stratégiques. Dans la version formulée par Jomini, les lignes d'opérations servent de lien entre les bases d'opérations et les points d'attaque décisifs. Le choix de la ligne d'opérations est considéré, selon lui, comme le fondement d'un bon plan de campagne et comme l'instrument principal du principe fondamental de la guerre. Pour bien choisir et exploiter les lignes d'opérations, il est impératif qu'une armée maîtrise ou détruise les réseaux de communications adverses tout en préservant les siens. La direction d'une ligne d'opérations dépend des circonstances du moment dictées par la position de l'adversaire et par la nature du terrain – géographique ou autre -, montagnes, rivières, déserts mais aussi fortifications et frontières politiques. La meilleure direction est généralement vers les extrémités des forces ennemies, sauf dans le cas où celles – ci seraient dispersées et où la direction la plus favorable serait vers le centre. Les combinaisons stratégiques sur le choix et la direction des lignes d'opérations :

- simples ou doubles ;
- intérieures ou extérieures ;
- provisoires ou définitives ;
- concentriques ;
- divergentes ;
- profondes ;
- secondaires ;
- accidentelles.

C'est ce choix qui définit dans une large mesure la victoire. Ce choix est guidé par un principe simple :

- mettre en action ;
- au point le plus important ;
- une force supérieure à celle de l'ennemi.

Selon ce principe, les lignes simples et les lignes intérieures sont préférables, dans la mesure du possible, aux lignes doubles et extérieures. De toute manière, l'emploi de lignes doubles ne peut être viable que lorsque celles – ci sont placées à l'intérieur des lignes ennemies, ce qui permet un regroupement des forces plus rapide que chez l'adversaire.

Les « nombreux » critiques de Jomini lui ont reproché d'avoir voulu réduire une des activités humaines les plus complexes à un petit nombre de principes de stratégie dont les applications sont restreintes. Toutefois, une relecture de son œuvre nous permet aujourd'hui de percevoir la puissance de son discours, tout au moins au niveau de la stratégie et malgré le fait que certains aspects de sa théorie soient tombés en désuétude. Son apport principal fut d'avoir extrapolé à partir des divers champs d'analyse de la guerre le domaine de la stratégie opérationnelle et de l'avoir mis en lumière par rapport aux autres composantes de la problématique guerrière. Par ailleurs, il aura introduit un langage et une terminologie modernes dans le discours de la guerre. Enfin, il aura su estimer l'importance de la logistique dans le combat contemporain tout en nous mettant en garde contre la tendance à confondre le progrès technologique avec la stratégie.

Si son discours doit être adapté au monde d'aujourd'hui pour avoir une validité quelconque, son principe fondamental de la guerre s'applique parfaitement aux stratégies contemporaines pour peu que l'on élargisse sa définition de la stratégie, limitée à la stratégie militaire opérationnelle, afin d'y inclure le champ de la stratégie politique et de la stratégie indirecte, qui d'ailleurs se confondent souvent l'une et l'autre « cette limitation relève aussi, comme le souligne très justement Lucien Poirier, le lien trop étroit qui s'établit entre sa théorie et le particularisme de la stratégie napoléonienne ». De nos jours, le choix des points décisifs comprend des secteurs de la société indépendants des armées et les lignes d'opérations offrent des choix nouveaux, inconnus au XIXe siècle. Les guerres d'Indochine, d'Algérie ou du Viet – nam démontrent que le principe fondamental de Jomini « engager la masse de ses forces contre un point où l'ennemi est le plus fiable et où l'on peut lui infliger des dommages capables de l'anéantir » peut garantir une victoire, politique sinon militaire, à condition que les choix concernant les objectifs « les points décisifs » et les moyens « les lignes d'opérations » soient faits de manière judicieuse.

## **5.2. Les principes de l'art de la guerre selon de Ferdinand Foch.**

### **5.2.1. La liberté d'action.**

« Mais, bien plus, cette notion de liberté d'action que nous voyons paraître comme la sauvegarde de notre esprit de discipline active, que nous voyons sortie du besoin de garantir l'action du gros par les actes combinés de tous les exécutants même détaché, nous la verrons se généraliser, comme l'économie des forces pour devenir en quelque sorte fondamentale, dans tous les actes de la guerre. ce qui justifie le caractère absolu du principe. L'art de la guerre est en définitive l'art de garder sa liberté d'action » - Xénophon.

Qu'il s'agisse en effet des moyens de la guerre, des opérations, nous venons de voir que notre préoccupation constante est de garder cette liberté. Mais, quand il y aura à la fin de la guerre un vaincu et un vainqueur, en quoi va consister la différence des deux situations, sinon en ce que l'un sera libre de faire et d'exiger de l'autre ce qu'il veut, et que l'autre sera obligé de faire et de concéder tout ce que le vainqueur lui imposera ?

C'est de cette idée de liberté à sauvegarder de prime abord que nous devons constamment nous inspirer, si nous voulons, à la fin d'une opération, à plus forte raison d'une série d'opérations, nous trouver libres, c'est –à-dire vainqueurs, et non dominés, c'est-à-dire vaincus.

Une préoccupation constante, en même temps que nous préparons, que nous combinons une action contre l'ennemi, doit être de nous soustraire à sa volonté, de parer aux entreprises par lesquelles il pourrait empêcher notre action d'aboutir. Toute idée militaire, tout projet, tout plan, doit donc être accompagné de pensées de sûreté. Il faut, comme à l'escrime, attaquer sans se découvrir, ou parer sans cesser de menacer l'adversaire.

### **5.2.2. L'économie des forces.**

Le principe supérieur, qui s'appelle le principe de l'économie des forces, a pris naissance à la période révolutionnaire, comme le difficultés auxquelles il répondait.

Qu'est-ce donc que le principe de l'économie des forces ?

Une définition seule ne le ferait pas comprendre.

C'est le proverbe qu' « on ne chasse pas deux lièvres en même temps » ; on n'en prendrait aucun. C'est le vieil adage du Sénat romain : « On ne poursuit pas deux guerres à la fois. Il faut concentrer ses efforts ». C'est le principe que Frédéric recommandait quand il écrivait : « Il faut savoir perdre à propos, sacrifier une province qui veut tout défendre ne sauve rien et marcher en attendant avec toutes ses forces contre les autres forces de l'ennemi, les obliger à une bataille, faire les derniers efforts pour les détruire et détacher alors contre les autres ».

Ce n'est pas tout.

Ceux qui diraient donc : C'est l'art de ne pas dépenser ses forces, de ne pas disperser ses efforts, ne diraient qu'une partie de vérité. Ceux –là s'en rapprocheraient davantage qui en feraient l'art de savoir dépenser, de dépenser utilement et d'une manière profitable, de tirer tout le partipossible des ressources dont on dispose.

Il est plus facile de comprendre ce qu'il n'est pas.

« Supposez, comme dit Rustow, un particulier qui, pour administrer sa fortune, ferait de son revenu quatre parts égales :

- une pour se loger ;
- une pour se vêtir ;
- une pour se nourrir ;
- une pour ses menus plaisirs.

Il aurait toujours trop d'un côté et surtout trop peu d'un autre »

C'est ce qu'on appelle en finance la spécialisation des crédits, incompatible avec toute idée de spéculation et par suite de gros bénéfices. C'est la théorie de la réparation fixe, invariable, qui sera toujours battue par la théorie de la réserve disponible.

### **5.2.3. La sûreté.**

Il existe deux types de sûreté :

- la sûreté matérielle,
- la sûreté tactique.

La sûreté matérielle permet d'éviter les coups quand on ne veut ou ne peut pas les rendre. La sûreté tactique permet l'exécution d'une action programmée malgré les circonstances contraignantes et impervisibles « la friction » inhérentes à la pratique de la guerre.

## **5.3. Les principes de l'art de la guerre selon de Jean Colin**

Jean Colin, qui fut des théoriciens militaires français les plus intéressants de la période précédant la Première Guerre mondiale, commence sa carrière militaire comme officier d'artillerie. A la suite de la publication de son premier ouvrage « Etudes sur la campagne d'Italie en 1796 », il est détaché au service historique de l'armée. Avec Hubert Camon, il est l'un des meilleurs spécialistes de la stratégie napoléonienne, et publie en 1900 un ouvrage fondamental sur la doctrine de la guerre de Napoléon Bonaparte « L'Education militaire de Napoléon ». Il écrira un autre texte important, « Les Grandes Batailles de l'Histoire », mais son travail le plus remarquable réside dans son oeuvre principale « Les Transformations de la guerre », où il retrace et analyse les divers éléments sociaux, politiques et technologiques ayant contribué à la révolution stratégiques du XIXe siècle.

Comme Bernhardi en Allemagne, Jean Colin est un visionnaire capable de comprendre la problématique de la guerre moderne et de dégager les éléments essentiels de la stratégie de l'avenir. Il souligne le rôle essentiel du moral de la guerre moderne et met en relief les progrès accomplis dans le domaine de la logistique, notamment en ce qui concerne les communications. Colin était convaincu que les conflits européens seraient désormais des guerres totales mettant aux prises des nations tout entières dont les objectifs ne pourraient plus être limités. Il croyait dans la pérennité de certains principes de guerre comme l'économie des forces et la concentration des efforts. Durant la Grande Guerre, Jean Colin combattit en France et en Orient jusqu'à sa mort, survenue au front en 1917.

#### **5.4. La pensée militaire de Raoul Castex**

Le futur amiral Raoul Castex est reçu « major » à l'Ecole navale en 1896. En 1902 – 1903 il est en Indochine, expérience qui déterminera par la suite une série d'écrits consacrés à l'Asie orientale – dont le thème, alors à la mode, du « péril jaune » n'est pas absent. Mais Castex est critique sur les comportements de l'administration coloniale et sur la situation sociale du Viêt-nam. En 1913, il suit le cours de l'Ecole supérieure de marine où on le considère comme l'un des officiers les plus remarquables de sa génération.

La Première Guerre mondiale retrouve Castex en Méditerranée où il critique fortement l'organisation et l'expédition franco – anglaise des Dardanelles. Par la suite, il analyse les conséquences de la guerre sous – marine et note, au tout début de 1917, que le sort de la guerre se joue sur les arrières « c'est – à – dire les moyens matériels » et que l'arrive vit essentiellement de la mer.

Au lendemain de la guerre, une vive controverse l'oppose, lors de la Conférence sur le désarmement naval, aux Anglo – Saxons, tandis qu'il légitime l'emploi du sous – marin par les Allemands dans son livre « Synthèse de la guerre sous – marine ». Il plaide par la suite pour une organisation rigoureuse du commandement dans « Questions d'état – major ». En 1928, à

quarante – neuf ans, Castex devient contre – amiral. Ses volumes de « Théories stratégiques » se succèdent alors à un rythme rapide : cinq volumes entre 1929 et 1935.

Dans « Théories stratégiques », Castex traite des facteurs externes et internes de la stratégie. Son œuvre est particulièrement intéressante sous l'angle géographique comme sur les divers aspects de la guerre sur mer « mission des forces maritimes, conduite des opérations » ainsi que sur les problèmes de la mer contre la terre ; là il s'oppose à Mahan en démontrant que la supériorité inéluctable que ce dernier confère à la mer tient du déterminisme géographique plutôt que d'une analyse fondée sur les réalités historiques. Un sixième volume a été ajouté tardivement sous le titre « Mélanges stratégiques ». L'ouvrage connaît un important retentissement avant la Seconde Guerre mondiale.

La contribution de Castex est multiforme : sur la question coloniale par exemple, il regrette l'excessive dispersion de l'Empire français et plaide pour un recentrage eurafricain. Il participe activement au Collège des hautes études de défense nationale à la veille de la seconde Guerre mondiale. La restructuration qu'il propose du dispositif naval français n'est pas retenue et au contraire, ses critiques aboutissent à sa mise en retraite en novembre 1939 « tandis que l'étoile de Darlan est au zénith ».

L'amiral Castex, qui continue de produire pendant encore une vingtaine d'années est de loin le plus grand stratège naval français. De ce théoricien de premier ordre, les contributions multiples sont d'une grande variété, et ses « Théories stratégiques » restent insurpassées.

Le principe de l'économie des forces, c'est au contraire l'art de déverser toutes ses ressources à un certain moment sur un point ; d'y appliquer toutes ses troupes et pour que la chose soit possible, de les faire toujours communiquer entre elles au lieu de les communiquer entre elles au lieu de les compartimenter et de les affecter à une destination fixe et invariable ; puis, un résultat obtenu, de les faire de nouveau converger et agir contre un nouveau but unique.

C'est l'art de peser successivement sur les résistances que l'on rencontre, du poids de toutes ses forces, et pour cela de montrer ces forces en système.

La nécessité du principe s'est fait sentir dès l'apparition des guerres de la Révolution, guerres nationales à grands effectifs.

Le principe d'économie des forces est « l'art de peser successivement sur les résistances que l'on rencontre, du poids de toutes ses forces, et pour cela de montrer ces forces en système » ; ou encore, « l'art de déverser toutes ses ressources à un certain moment à un certain point ». Ce principe ne doit pas devenir un dogme rigide mais plutôt un guide général de l'action. Dans la guerre moderne où règnent le chaos et la confusion, est où il est facile de disperser ses troupes et ses forces, il est important de bien coordonner sa puissance dans des actions ponctuelles. La concentration qui résulte du principe d'économie des forces doit encore soumettre l'agresseur à une attaque surprise en un endroit et à un moment inattendus.

## CONCLUSION

Le résultat de la bataille demeure par avance toujours incertain. C'est se leurrer que de croire pouvoir par l'emploi de procédés spéciaux arriver à la certitude de la victoire. L'ennemi fait tout ce qu'il peut pour vaincre ou pour éviter la défaite, aux actions que l'on engage s'opposent ses réactions et on ne peut indiquer de façon sûre qui réussira.

L'action militaire nécessite comme toute entreprise humaine des connaissances ; il faut savoir et non imaginer ce qu'est la guerre, être fixé sur ses constantes, les principes qui la régissent sans chercher à simplifier ou à exercer des choix qui ne pourraient être qu'arbitraires ; aucun homme quel qu'il soit ne peut faire que la guerre soit différente de ce qu'elle est en général et en particulier doit être déterminé au moment de l'action.

Principes et procédés différents, mais sont souvent confondus à tort ; la difficulté à vaincre consiste à savoir passer de la conception abstraite, qui résulte de l'énoncé d'un principe invariable, à l'application concrète susceptible de modification changeant avec les circonstances du moment et les moyens mis en œuvre.

L'ensemble des principes est dominé par la dualité de la guerre qui est déterminante, la moitié des rôles étant tenus par l'ennemi ; tout se fait par rapport à lui et contre lui, lui seul est dangereux et seule sa défaite donne la victoire. Tant que dure l'état de guerre, ami et ennemi sont indissolublement liés, tout ce qui arrive à l'un a des répercussions de sens différent sur l'autre ; on ne peut s'affranchir quoi que l'on fasse de l'incertitude qu'entraîne son existence et son augmentation – là en substituant à l'ennemi vivant des facteurs intéressés par eux – mêmes ou neutres comme le terrain ou les différentes techniques.

Il faut imposer sa volonté à l'ennemi, concentrer ses efforts là où l'on recherche une décision, assurer la collaboration des armes au cours de l'action, maintenir la continuation de l'effort entrepris, être à même de faire face à l'imprévu.

Les principes s'échangent les uns aux autres à partir de celui de la dualité et doivent faire l'objet d'un ensemble coordonné qui conduit à l'établissement d'un plan d'action dans lequel doit apparaître le but général, sans qu'il soit possible de faire des prévisions au – delà de la première rencontre dont on ne peut prévoir l'issue, le principe de dualité remettant tout en cause à chaque instant, l'ennemi demeure la source intarissable de difficultés nouvelles.

Certains ont voulu voir dans l'art de la guerre une science ; ils ont aillé les directions nécessitées par l'indication du but général et le terrain sur

lequelse déroule la lutte, sans se rendre compte qu'ils abandonnaient le sujet à traiter puisqu'ils s'étaient séparés de l'ennemi.